

Gérard Beaudet, Catherine Voyer-Léger, Jean-Jacques Pelletier

Samuel Mercier

Numéro 151, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69903ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier, S. (2013). Compte rendu de [Gérard Beaudet, Catherine Voyer-Léger, Jean-Jacques Pelletier]. *Lettres québécoises*, (151), 52–53.

★★★★½

GÉRARD BEAUDET

Les dessous du printemps étudiant. Les relations troubles des Québécois à l'histoire, à l'éducation et au territoire

Québec, Nota bene, 2013, 186 p., 19,95 \$.

Une révolution inachevée

S'il n'y avait qu'un essai à lire sur la grève étudiante de 2012, ce serait sans aucun doute *Les dessous du printemps* de l'urbaniste Gérard Beaudet, qui s'écarte de la réaction à chaud pour réfléchir sur les rapports problématiques des Québécois à l'histoire, à l'éducation et au territoire.

Le « printemps érable » aura marqué la société québécoise, mais cet effet s'est aussi fait sentir dans le milieu de l'édition, et pas toujours pour le mieux. Après les « beaux livres » parfaits pour décorer le salon, l'archivisme compulsif et les essais journalistiques mal digérés, la plupart des lecteurs sont certainement devenus sceptiques vis-à-vis de tous ces ouvrages qui prétendent jeter un regard rétrospectif sur les événements de 2012.

Pourtant, certains penseurs se distinguent à travers tout ce papier. C'est le cas de Gérard Beaudet, professeur de l'Institut d'urbanisme de l'Université de Montréal, qui parvient à éviter tous les écueils de la réflexion sur le présent pour expliquer de manière audacieuse et convaincante un moment encore récent de l'histoire du Québec.



Les racines du problème

Plutôt que de consacrer son essai à ce moment, Beaudet en retrouve les racines en montrant comment l'implantation d'un système d'éducation public au Québec a dû faire face à plusieurs obstacles, et ce, dès le xix^e siècle. Alors que le gouvernement commence à percevoir une taxe foncière pour construire des écoles, un mouvement se met en place pour s'opposer à cette initiative fiscale en s'en prenant aux registres et en allant même jusqu'à brûler certaines écoles.

Cet épisode surnommé la « Guerre des éteignoirs » sera suivi d'une opposition des milieux ruraux et de l'Église catholique à la fréquentation scolaire obligatoire qui ne prendra effet qu'en 1943, plusieurs décennies après la France et l'Angleterre. Cette mainmise de l'Église se fera d'ailleurs sentir jusqu'à la création du ministère de l'Éducation en 1964 et aura pour effet de limiter l'accès à l'éducation supérieure alors que le cours classique n'est suivi que par une minorité d'étudiants, si bien qu'en 1960 seulement 3 % des francophones entre 20 et 24 ans fréquentent l'université.

En plein essor économique, le Québec de l'époque voit donc naître une classe de gens n'ayant pas eu recours à l'éducation supérieure pour avoir accès à une vie meilleure. « Se pourrait-il, en réalité, avance Beaudet, que l'école ne soit pas véritablement parvenue, dans l'imaginaire collectif, à détrôner l'usine, particulièrement à ce moment déterminant pour l'éducation que constituèrent les premières années de la Révolution tranquille ? »



GÉRARD BEAUDET

De l'éducation au territoire

L'échec de la Révolution tranquille aura été de ne pas réussir à faire un projet de société du projet éducatif défendu par le rapport Parent. Loin de chercher à évacuer cet héritage des années soixante, Beaudet propose plutôt de le compléter et de réussir à surmonter la division atavique entre le travail et l'université. Cela peut sembler simple, mais le modèle néolibéral de l'éducation aura su prospérer grâce à ce fossé historique, en mettant d'un côté les savoirs « inutiles » et de l'autre les diplômes pratiques.

L'aspect tout à fait stimulant de l'essai de Beaudet est qu'il dresse un parallèle qui ne va pas de soi entre le sort réservé à l'éducation supérieure et la gestion du territoire. « Tout semble s'être passé comme si l'attribution au territoire québécois du statut d'espace de défense et d'illustration du fait français avait eu pour effet de subordonner le pays réel à sa seule dimension juridico-administrative. » Comme dans le cas de l'éducation, la prise de possession historique de cette période aura permis de créer des institutions, mais pas de transcender la division entre l'exploitation et le symbolique.

D'après Beaudet, cette « incapacité à assumer la dimension collective de deux des plus importants chantiers de la Révolution tranquille nous a aliénés à nous-mêmes » en ouvrant la porte à une récupération marchande tout en oblitérant les divisions historiques au sein même de la société québécoise. L'université coupée de ses bases humanistes tout comme le territoire coupé de son rapport à l'humain et à l'héritage serait alors en proie à une récupération vidée de sa portée symbolique et collective.

Pour s'en sortir

Alors que l'essayiste dénonce la *tabula rasa* de la Révolution tranquille qui a eu pour effet de masquer les rapports problématiques de la société québécoise à l'histoire, à l'éducation et au territoire, il n'en abandonne pas pour autant le rêve. Un peu à la manière du philosophe Jürgen Habermas qui, dans sa célèbre conférence intitulée « La modernité : un projet inachevé », prônait un retour à l'essence du concept de modernité en le dépoussiérant de ses manifestations secondaires, la Révolution tranquille ne doit pas, pour Beaudet, se limiter à ses institutions.

Au contraire, *Les dessous du printemps étudiant* suggère de reprendre le flambeau de ce grand chantier collectif pour réussir à en dégager l'idéal humain et social. En retrouvant cet esprit dans les événements de 2012, Beaudet permet peut-être d'entrevoir une sortie à cette impasse. Du moins, peut-on le souhaiter.



CATHERINE VOYER-LÉGER



CATHERINE VOYER-LÉGER

Détails et dédales

Québec, Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2013, 340 p., 24,95 \$.

De la chronique à la poésie

Pris dans l'air du temps, le blogue ou la chronique manquent souvent du recul nécessaire au travail essayistique. Avec *Détails et dédales*, Catherine Voyer-Léger tombe parfois dans ce piège, sauf à quelques moments rares qui donnent à ce livre toute sa pertinence.

On pourrait probablement traverser le Québec en entier (Nunavik compris) en ne marchant que sur la tête de ses chroniqueurs. Et parfois vaut-il mieux, devant la mer de Champlain de l'opinion — oui, cette mer qui recouvrirait la vallée du Saint-Laurent lors de la dernière période glaciaire —, aller lire autre chose.

C'est un peu cette idée qui revient à la lecture de certains articles du livre *Détails et dédales* de Catherine Voyer-Léger. Le manque de perspective, la réflexion évanouie dans l'air du temps, qu'il s'agisse des réactions au *Bye Bye* ou à une quelconque sortie d'Anne-Marie Losique, tout cela prend un tour ridicule lorsque c'est imprimé sur du papier véritable.

Je râle, mais Voyer-Léger est loin d'être le pire exemple. Au contraire, les articles de cette blogueuse volent souvent beaucoup plus haut que ceux de chroniqueurs établis. Et, si la réaction à l'actualité ne suffit peut-être pas à établir les assises d'une pensée, la force de son écriture finit par se démarquer du vide de l'opinion qu'elle dénonce d'ailleurs elle-même.

De l'opinion à la poésie

Un exemple de cette force est la pensée féministe développée par l'auteur au fil des textes qui finit par se matérialiser dans la deuxième partie du livre intitulée « Dédales ». Si les chroniques de la première partie laissent voir une défense des femmes en tant que victimes qui ne brille ni par son audace ni par son érudition, les passages plus personnels de la seconde lui font prendre corps.



Un texte comme « Hirsute » — où il est question du rapport de l'auteure à la pilosité — est un moment fort du recueil, justement parce qu'il s'écarte de l'opinion pour laisser naître une véritable voix poétique. L'intimité devient alors « [u]ne façade de laquelle on a enlevé l'affiche "Vacancy" », et où justement la rumeur médiatique finit par ne plus être qu'un bruit de fond où les débats cèdent finalement la place aux drames — même microscopiques — de l'existence. Il y a quelques-unes de ces perles perdues dans la rumeur de *Détails et dédales*, de ces véritables moments d'écriture qui mériteraient peut-être d'être moins étouffés dans la cacophonie du commentaire.



JEAN-JACQUES PELLETIER avec la collaboration de Victor Prose

La prison de l'urgence. Les émois de Néo-Narcisse

Montréal, Hurtubise, 2013, 184 p., 19,95 \$.

Ce n'est peut-être pas si urgent

L'auteur Jean-Jacques Pelletier est plus connu pour ses thrillers que pour ses essais. *La prison de l'urgence*, troisième opus d'une série entamée avec *Les taupes frénétiques* et *La fabrique de l'extrême*, explique sans doute assez bien cette situation.

Cette réflexion sur Néo-Narcisse, « éternel adolescent, enfermé dans sa crise d'adolescence », réussit en effet assez mal à se détacher des lieux communs sur l'époque actuelle qui serait, d'après Pelletier, marquée par l'individualisme et la tentation des extrêmes.

Il demeure assez difficile de saisir d'où partent les observations de Pelletier, souvent maladroites, comme lorsqu'il cite mystérieusement Nietzsche entre parenthèses pour parler d'inconscient et de classe sociale ou comme lorsqu'il établit un lien entre la rapidité de l'époque contemporaine et le terme « speed » : « Et quand il s'agit de s'éclater, [Néo-Narcisse] consomme du *speed*, il va voir un film qui a pour titre *Speed* et il fréquente une agence de *speed dating*. » Grosse soirée.

Ajoutez à ces éléments quelques moments de bravoure, comme lorsque l'auteur écrit que « la mort est le nouveau tabou », et vous vous retrouvez avec un essai qui rate franchement sa cible en tentant de parler de tout, tout en ne touchant à rien.



JEAN-JACQUES PELLETIER

